

3

REVUE BELGE
DE
NUMISMATIQUE,

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE.

1884.

QUARANTIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE DE JULES DECQ,
9, RUE DE LA MADELEINE.

1884

Sur la prétendue restauration du pouvoir de Maurice Tibère dans la Province et sur les monnaies qui en seraient la preuve, par M. P. CHARLES ROBERT. Brochure in-4° de 46 pages, avec cartes et planche de médailles; tirage à part des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

Le savant auteur de ce travail remarquable a traité récemment, devant ses confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une question qui nous paraît de nature à intéresser les lecteurs de cette *Revue*.

Il rappelle qu'on a généralement cru, jusqu'à ce jour, que vers la fin du vi^e siècle un personnage du nom de Gondoald, qui se disait fils de Clotaire I^{er}, était devenu, à Constantinople, où il s'était réfugié, l'agent de Maurice, qui lui aurait donné des fonds, des vaisseaux et même des troupes de débarquement, pour replacer l'ancienne Province romaine sous l'autorité de l'empire. Gondoald, fort d'un tel appui et maître d'une véritable armée, aurait débarqué à Marseille à la fin de 582 ou au commencement de 583, se serait rendu maître de la Province, et aurait frappé monnaie au type de Maurice dans plusieurs villes des bords du Rhône, pour consacrer la restauration du pouvoir impérial sur cette contrée. Parmi les écrivains qui ont soutenu cette thèse, d'une manière plus ou moins absolue, on peut citer, au dernier siècle, Bonamy, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, de nos jours, des historiens ou des numismates, tels que

Fauriel, Sismondi, Cartier, de Saulcy, Charles Lenormant, François Lenormant et M. Keary, du *British Museum*.

D'un autre côté, on sait par Frédégaire que, quelques années plus tard, un certain Syagrius, ambassadeur de Gontran à Constantinople, trahissant son maître, avait obtenu de l'empereur la dignité de patrice, que les rois mérovingiens se réservaient alors de donner au premier de leurs comtes. Des érudits avaient conclu de ce fait que Syagrius, profitant de son investiture, avait dû, comme Gondoald, soulever la Province en faveur de Maurice Tibère. M. Maximin Deloche avait récemment admis lui-même une grande partie du rôle attribué au prétendu fils de Clotaire I^{er}, dans un important travail philologique, où il utilisait les légendes des monnaies mérovingiennes ; mais il n'admettait pas avec Charles Lenormant que Syagrius ait mis l'initiale de son nom sur des monnaies au nom de Maurice Tibère, et ait pu donner un commencement d'exécution au complot impérialiste qu'il passe pour avoir médité.

C'est la communication faite par M. Deloche à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a provoqué les observations de M. Charles Robert.

M. Robert ne croit pas que Gondoald ait été l'agent de l'empereur ; il démontre, par l'étude de plusieurs passages de Grégoire de Tours, par l'examen des opérations militaires auxquelles prit part Gondoald et par des considérations générales, que cet aventurier n'a jamais été maître de la Province et n'y a même joué aucun rôle actif ; et que c'est par une supposition gratuite qu'on l'a fait

entrer en maître dans les villes de Marseille, d'Arles et de Vienne. Ce personnage avait été appelé par les Austrasiens, qui, pendant la minorité de Childebert II, voulaient s'en faire un instrument de guerre civile. Chilpéric avait complètement réuni sous son sceptre toute l'Aquitaine, au préjudice de ses frères. A sa mort, l'esprit d'autonomie, qui a si longtemps caractérisé les cités du sud-ouest de la Gaule, fit violemment explosion. Profitant de ce mouvement des esprits, Didier, duc de Toulouse, s'unit au patrice bourguignon Mummole, qui avait récemment trahi son maître Gontran, pour passer au service de Childebert d'Austrasie, et résolut avec lui d'arracher l'Aquitaine au royaume de Neustrie, devenu l'héritage d'un enfant en bas âge. Gondevald était un drapeau tout trouvé ; on l'amena d'Avignon à Brives, où cessait le royaume d'Austrasie et où commençait celui que venait de délaisser Chilpéric. Là il fut élevé sur le pavois et présenté aux populations comme le roi qui devait personifier leur autonomie. Les villes de l'Aquitaine le reconnurent à l'envi, et il déclara qu'il ne s'arrêterait que lorsqu'il aurait fixé à Paris le siège de son gouvernement. Mais ses succès furent courts. Le roi de Bourgogne, Gontran, le seul homme fait de la famille royale, vit que le péril devenait sérieux, non seulement pour l'enfant qui héritait de Chilpéric, mais pour lui-même. Il leva donc des troupes, et eut peu de peine à faire acculer Gondevald dans la cité des Convenæ (Saint-Bertrand-de-Comminges), où le prétendant fut mis à mort.

Si Gondevald a frappé monnaie, ce ne peut être qu'en Aquitaine, pendant son éphémère royauté. Or, les mon-

naies au nom et au type de l'empereur Tibère, qu'on lui attribue, sont des sous d'or et des tiers de sou d'or frappés à Marseille, ville alors partagée entre l'Austrasie et la Bourgogne, à Arles et à Vienne, qui appartenaient au puissant roi Gontran, et enfin à Uzès et à Viviers, qui dépendaient des Austrasiens, ceux-là même qui avaient fait venir Gondoald de Constantinople. M. Robert démontre que ces espèces ont été purement et simplement frappées, pendant le principat de Maurice Tibère ou plus tard, par l'administration monétaire des royaumes dont ces divers ateliers faisaient partie. C'était la continuation de ce vaste système de contrefaçon et d'imitation des espèces d'or impériales adopté en vue de la circulation, dès le temps d'Anastase, et qui ne cessa, dans le sud de la Gaule, que du temps d'Héraclius. Deux types dominant notamment dans ces imitations; le premier et le plus ancien représente le buste armé et casqué de l'empereur avec son nom et ses titres, au droit; et au revers un type impersonnel, qui se compose d'une Victoire ailée avec la légende VICTORIA AVGG (*Augustorum*). Vers le temps de Justin II, les ateliers mérovingiens adoptent un nouveau type qui consiste en un buste drapé, la tête ceinte d'un bandeau, avec les dénominations impériales, au droit; et, au revers, une croix haussée sur un globe ou sur des degrés, avec le nom de l'atelier indiqué en légende circulaire, ou par sigles dans le champ. Le type de la croix avait déjà fait son apparition, non seulement dans les ateliers impériaux de l'Orient, mais, aux derniers temps de l'empire d'Occident, dans l'Italie et dans le sud des Gaules. Seulement si les Mérovingiens imitèrent les mon-

naies impériales, qu'ils trouvèrent, à leur arrivée, en circulation sur les marchés de l'Europe ; s'ils reproduisirent servilement le buste d'un empereur, mort ou vivant, par respect pour la vertu talismanique que son image avait prise chez les Provinciaux, l'abondance de ces monnaies d'imitation alla naturellement en diminuant, à mesure que le temps s'écoulait et que les monnaies locales autonomes commençaient à se faire accepter dans le public. C'est pourquoi les espèces au nom d'Anastase, de Justin I^{er} et de Justinien au type de la Victoire sont si nombreuses qu'on peut se les procurer facilement (1), tandis que celles au nom de Justin II et de ses successeurs ont une valeur considérable, fondée sur leur rareté. Cette rareté des monnaies pseudo-impériales, au type de la croix, a été telle, jusqu'aux dernières trouvailles, qu'on a cru longtemps que le système d'imitation des espèces d'or romaines par les Mérovingiens avait cessé avec Justinien et les monnaies au type de la Victoire ; dès lors, la découverte de quelques pièces au nom de Maurice Tibère, lorsqu'on n'en connaissait encore aucune au nom de Justin II, de Tibère Constantin, de Phocas et d'Héraclius, avait fait croire à une restauration du pouvoir impérial en Gaule ; et cette restauration, on en avait fait honneur à Gondevald.

A l'appui de cette contrefaçon de la monnaie impériale par les barbares, M. Robert montre que tous les peuples secondaires et arrivés tard à la civilisation ont imité la

(1) Voir un travail de M. P. Charles Robert, intitulé *Le Trésor de Chinon* ; extrait de l'*Annuaire de la Société française de numismatique*, 1882.

monnaie de leurs voisins plus riches. Ainsi firent les Arabes, à une époque où la monnaie mérovingienne était déjà autonome; ce peuple commença par imiter les pièces byzantines, et arriva plus tard à l'autonomie monétaire, caractérisée par la présence du nom d'un sultan ou d'un émir. Remarquons que les imitations monétaires n'entraînent point, comme on l'a cru, une idée de vassalité : M. Robert le démontre par de nombreux arguments historiques. Il rappelle, par exemple, que les monnaies de Venise et de Florence ont été imitées de tous côtés, et qu'il faut voir dans cette contrefaçon, non un hommage rendu au pouvoir des deux républiques, mais une concurrence plus ou moins légitime, qui leur était faite sur leurs propres marchés. Le même fait s'est produit, dans les mêmes conditions, lorsque l'esterling anglais fut contrefait sur le continent, et que les gros tournois de France furent imités par les barons voisins du royaume, soit avec le nom même du roi, soit avec leur propre nom dénaturé de manière à tromper le public.

L'auteur profite de l'occasion pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les monnaies des Mérovingiens et sur celles des Wisigoths, leurs voisins. Il montre comment, à l'époque même où le type de la croix s'introduisit en Gaule et en Espagne, les Mérovingiens cessèrent presque partout de fabriquer des espèces garanties par le nom d'un empereur ou le nom d'un de leurs souverains, pour fabriquer ces étranges monnaies d'or qui ne portent plus aucun nom royal et qui, frappées dans un nombre immense de localités souvent sans importance, portent uniquement la signature d'un simple monétaire. Il fait

remarquer qu'au contraire chez les Wisigoths, à l'époque même où le type de la croix remplaçait généralement celui de la Victoire, les rois qui gouvernaient ce peuple, après avoir associé sous Léovigilde et son fils Herménégilde leur nom à celui d'un empereur mort, firent fabriquer exclusivement des monnaies royales à leur nom, dans un très petit nombre d'ateliers, Narbonne pour la Septimanie, et les chefs-lieux de province pour la Péninsule. Ce système royal se continua chez les Wisigoths jusqu'à l'arrivée des Arabes, au commencement du VIII^e siècle.

Il ne faut pas oublier de dire qu'en ce qui concerne Syagrius, M. Robert a facilement démontré que le rôle qu'on lui attribue en Gaule est purement hypothétique. On ne peut, en effet, rien déduire du court passage suivant, que lui consacre Frédégaire : *Syagrius comes Constantinopolim jussu Guntchramni in legatione pergit, ibique fraude patricius ordinatur. Cæpta quidem est, sed ad perfectionem hæc fraus non peraccessit.*

La thèse soutenue par M. Robert n'est, du reste, pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire.

Un article du Dictionnaire si estimé de Larousse présente Gondovald comme ayant été roi en Aquitaine, mais ne parle aucunement ni du rôle d'agent de Byzance qu'il aurait accepté, ni de la prétendue révolution que sa présence et ses armes auraient provoquée dans la Province. Mentionnons aussi une lettre à M. Vallier sur les monnaies rares du cabinet de Marseille, dans laquelle un savant numismate, M. Laugier, après avoir parlé des monnaies au nom de Maurice Tibère, déclare qu'il faut renoncer à

faire intervenir Gondoald dans le monnayage de la Province (1), et considère toutes les monnaies de Marseille et d'Arles à noms d'empereur, depuis Anastase jusqu'à Héraclius, comme présentant le même caractère et ayant été émise par les Mérovingiens en dehors de l'autorité de Byzance, pour faciliter les transactions commerciales.

Nous apprenons que M. Deloche a fait une réponse étendue aux observations de M. Robert ; cette réponse paraîtra dans le tome XXX, 2^e partie, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. M. Deloche insiste, sans doute, sur les deux passages de Grégoire de Tours, qui ont été invoqués pour faire de Gondoald l'agent de l'empereur et l'auteur d'une prétendue révolution opérée militairement dans la Province en faveur de Byzance, avec les secours fournis par Maurice Tibère. Ces deux passages sont : 1^o le discours dans lequel Gondoald, au moment de sa mort, à Saint-Bertrand-de-Comminges, se vante d'avoir été bien accueilli à Byzance ; 2^o l'apostrophe que Boson, celui-là même qui était allé chercher Gondoald à Constantinople, et qui, l'ayant trahi, lui avait volé une partie de ses trésors, aurait adressée à l'évêque austrasien Théodore. Ce prélat avait prêté des chevaux à Gondoald au moment de son débarquement, pour lui permettre de se rendre à Avignon auprès de Mummole. Dans cette apostrophe, Boson, qui avait quitté Childebart pour Gontran, accusait, pour le perdre, l'Austrasien Théodore d'être entré dans un complot en faveur de l'empereur.

(1) *Revue numismatique*, XXXII^e année, 1876, p. 194.

Ces paroles, mises dans la bouche de l'aventurier et de Bosen, ont été réduites à leur juste valeur par un critique autorisé, M. Gabriel Monod (1); et M. Robert a opposé aux conséquences qu'on en tire de nombreux faits qui nous paraissent irrécusables.

M. Deloche est connu par un ouvrage intitulé : *La trustee et l'entrustion*; il a fait plusieurs travaux sur les monnaies mérovingiennes. Sa réponse doit être de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue*.

Le nouveau travail de M. Robert ne saurait être suffisamment apprécié dans un simple compte rendu. C'est une belle et savante étude sur l'histoire et la numismatique de la fin du vi^e siècle. On y reconnaît l'éminent académicien à qui l'on doit tant d'œuvres remarquables. Les amis de la science regretteront que ce précieux mémoire ait été tiré à si petit nombre; aussi serait-il à désirer qu'il fût bientôt réimprimé.

DANCOISNE.

Hénin-Liétard, 20 novembre 1883.

A l'opinion de M. Laugier, citée par M. Dancoisne, il faut joindre celle d'un savant justement estimé en Allemagne, le D^r Soetbeer qui a dès 1882 exprimé cette pensée que les monnaies d'or frappées dans l'ancienne province romaine avec les noms des empereurs, aussi

(1) *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, 1872, p. 447, note 5.

bien du temps de Maurice qu'antérieurement, sont simplement des types d'imitation adoptés par les Mérovingiens, et que c'est à tort qu'un Allemand, Müller, a jadis, comme Bonamy, attribué à Gondevald l'introduction du nom de l'empereur Maurice sur les espèces de Marseille (1). Ailleurs (2), le même historien déclare que la monnaie à la croix est du temps de Justin II. Il avait donc combattu d'avance un des principaux arguments de l'adversaire de M. Robert. Si les ouvrages allemands étaient suffisamment répandus en France, notre confrère et ami aurait trouvé dans l'étude du D^r Soetheer, un puissant appui à la thèse qu'il a soutenue, du reste, avec plus d'ampleur et avec des arguments différents.

(Note de la Direction de la Revue.)

(1) *Forschungen zur deutschen Geschichte*, vol. I, pp. 602, 624.

(2) *Ibid.*, p. 623.
